

les cieux n'est pas faite à l'image du Créateur pour se courber devant un homme. Aucun n'est plus qu'un autre que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur est dans vos terres, et non pas aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, et vous serez plus riches. Allez rendre la justice à vos vassaux, et vous augmenterez votre fortune en augmentant la masse du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du despotisme sur les ruines de toute espèce de liberté, de vertu, de sentiment, de propriété? Songez qu'il vous écrasera tous. Autour de ce colosse de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze qui représentent les nations enchaînées aux pieds d'une statue.

Si le prince a seul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à surcharger, à vexer les peuples, ils seront surchargés et vexés. Les fantaisies, les profusions, les entreprises du souverain ne connaîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obstacles. Bientôt une politique fautive et cruelle lui persuadera que des sujets riches deviennent toujours insolens; qu'il faut les ruiner pour les asservir, et que la pauvreté est le rempart le plus assuré du trône. Il ira jusqu'à croire que tout est à lui, rien à ses esclaves, et qu'il leur fait grâce de tout ce qu'il leur laisse.

Le gouvernement s'emparera de toutes les avenues et les issues de l'industrie pour la traire à l'entrée et à la sortie, pour l'épuiser dans sa route.

Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremise et au profit de l'administration fiscale. La culture sera négligée par des mercenaires qui ne peuvent jamais espérer de propriété. La noblesse ne servira et ne combattra que pour une solde. Le magistrat ne jugera que pour des épices et pour des gages. Les négocians mettront leur fortune à couvert pour la transporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de sûreté. La nation, n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ses rois; ne verra ses ennemis que dans ses maîtres; espérera quelquefois un adoucissement de servitude dans un changement de joug; attendra sa délivrance d'une révolution, et sa tranquillité d'un bouleversement.

« Ce tableau est effrayant, me disait un visir, « et il y a des visirs partout. J'en gémissais. Mais, « sans contribution, comment puis-je maintenir « cette force publique dont vous reconnaissez « vous-même et la nécessité et les avantages? Il « faut qu'elle soit permanente et toujours égale, « sans quoi plus de sécurité pour vos personnes, « vos propriétés, votre industrie. Le bonheur sans « défense n'est qu'un fantôme. Mes dépenses sont « indépendantes de la variété des saisons, de l'in- « clémence des élémens, de tous les accidens. Il « faudra donc que vous y fournissiez, la peste « eût-elle détruit vos troupeaux, l'insecte eût-il « dévoré votre vigne, la grêle eût-elle moissonné « vos champs. Vous paierez, ou je tournerai contre

« vous cette force publique qui a été créée pour
« votre sûreté, et que vous devez alimenter. »

Ce système oppresseur ne regardait que les propriétaires des terres. Le visir ne tarda pas à m'apprendre les moyens dont il se servait pour asservir au fisc les autres membres de la confédération.

« C'est principalement dans les villes que les
« arts mécaniques et libéraux, d'utilité et d'agrément, de nécessité ou de fantaisie, ont leur
« foyer, ou du moins leur activité, leur développement, leur perfection. C'est là que le citoyen
« riche, et par conséquent oisif, attiré ou fixé
« par les douceurs de la société, cherche à tromper son ennui par des besoins factices; c'est là
« que, pour y satisfaire, il exerce le pauvre, ou,
« ce qui revient au même, l'industriel. Celui-ci,
« à son tour, pour satisfaire aux besoins de première nécessité qui ne sont pas long-temps les
« seuls qui le tourmentent, cherche à multiplier
« les besoins factices de l'homme riche; d'où
« naît entre l'un et l'autre une dépendance mutuelle fondée sur leurs intérêts respectifs; l'industriel veut travailler, le riche veut jouir.
« Si donc je parviens à imposer les besoins de tous
« les habitans des villes, industriels ou oisifs,
« c'est-à-dire à renchérir au profit de l'état les
« denrées et les marchandises qui y sont consommées par les besoins des uns et des autres, alors
« j'aurai soumis à l'impôt toutes les espèces d'in-

« dustrie, et je les aurai amenées à la condition
« de l'industrie agricole. J'aurai fait mieux; et
« que ce point surtout ne vous échappe pas. J'aurai fait payer le riche pour le pauvre, parce que
« celui-ci ne manquera pas de renchérir ses productions à proportion du renchérissement de
« ses besoins. »

Ah! visir, je te conjure d'épargner au moins l'air, l'eau, le feu, et même le blé, qui n'est pas moins que ces trois élémens la légitime sacrée de tout homme, sans exception. Sans cette légitime nul ne peut vivre et agir; et sans vie et sans action, point d'industrie.

« J'y penserai. Mais suivez-moi dans les différentes combinaisons par lesquelles j'enlace dans
« mes filets tous les autres objets de besoin, surtout dans les villes. D'abord, maître des frontières de l'empire, je ne laisse rien venir de
« l'étranger; je n'y laisse rien aller qu'en payant
« à raison du nombre, du poids et de la valeur.
« Par ce moyen celui qui a fabriqué, ou qui envoie, me cède une partie de son bénéfice; et
« celui qui reçoit, ou qui consomme, me rend
« quelque chose en sus de ce qui revient au marchand ou au fabricant. »

Fort bien, visir: mais en te glissant ainsi entre le vendeur et l'acheteur, entre le fabricant ou le marchand et le consommateur, sans avoir été appelé, sans que ton entremise leur profite, puisqu'au contraire tu l'entretiens à leur détriment,

n'arrive-t-il pas qu'ils cherchent de leur côté, en te trompant d'une ou d'autre manière, à diminuer ou même à te frustrer de ta part ?

« Sans doute : mais à quoi me servirait donc la force publique, si je ne l'employais pas à démenter leur fraude, à m'en garantir et à la châtier ?
« Si l'on essaie à garder ou à diminuer ma part, je prends tout, et même quelque chose au-delà. »

J'entends, visir. Et voilà donc encore la guerre et l'exaction établies sur les frontières, aux limites des provinces ; et cela pour pressurer cette heureuse industrie, le lien des nations les plus éloignées et des peuples les plus séparés par les mœurs et les religions.

« J'en suis fâché. Mais il faut tout sacrifier à la force publique, à ce rempart élevé contre la jalousie et la rapacité des voisins. D'ailleurs l'intérêt de tel ou tel individu ne s'accorde pas toujours avec l'intérêt du grand nombre. Un effet de la manœuvre dont vous vous plaignez, c'est de vous conserver des denrées et des productions dont le calcul de la personnalité vous priverait par l'exportation à l'étranger ; et je repousse des marchandises étrangères qui, par la surabondance qu'elles feraient avec les vôtres, rabaisseraient le prix de celles-ci. »

Je te remercie, visir. Mais pourquoi faut-il que tu aies aussi tes troupes ? Ces troupes-là sont bien incommodés. Ne pourrais-tu pas me servir sans me faire la guerre ?

« Si vous m'interrompez sans cesse, vous perdrez le fil de mes subtiles et merveilleuses opérations. Après avoir imposé la marchandise à l'entrée et à la sortie de l'empire, au passage d'une province dans une autre, je suis à la piste le conducteur, le voyageur qui parcourt ma contrée pour ses affaires, par curiosité ; le paysan qui porte à la ville le produit de son champ ou de sa basse-cour ; et lorsque la soif le pousse dans une hôtellerie, au moyen d'une association avec le maître..... »

Quoi, visir, le cabaretier est ton associé !

« Assurément. Est-ce qu'il y a quelque chose de vil quand il s'agit du maintien de la force publique, et par conséquent de la richesse du fisc ? Au moyen de cette association, je reçois une partie du prix de la boisson consommée. »

Mais, visir, comment te trouves-tu l'associé d'un aubergiste, d'un tavernier dans le débit de ses boissons ? Serais-tu son pourvoyeur ?

« Moi, son pourvoyeur ? je m'en suis bien gardé. Où serait le bénéfice de vendre le vin que le vigneron m'aurait donné pour le tribut de son industrie ? J'entends un peu mieux mes affaires. J'ai d'abord avec le vigneron ou propriétaire, avec le brasseur, le distillateur de l'eau-de-vie une association par laquelle j'obtiens une partie du prix qu'ils vendent à l'aubergiste, au cabaretier ; ensuite j'en ai avec celui-ci une seconde par laquelle il me compte à son tour d'une por-

« tion du prix qu'il reçoit du consommateur, sauf
 « au vendeur à retrouver sur le consommateur la
 « quotité du prix qui me revient de la consom-
 « mation. »

Cela est très-beau, il faut en convenir. Mais, visir, comment assistes-tu à tous les marchés de boissons qui se font dans l'empire? Comment n'es-tu pas pillé par ce cabaretier de mauvaise foi dès le temps de Rome, quoique le questeur ne fût pas son collègue? Après ce que tu m'as confié, je ne doute de rien; mais je suis curieux.

« C'est ici que je te paraîtrai impudent, mais
 « profond. On ne saurait aspirer à toute sorte de
 « mérite et de gloire. D'abord nul ne peut dé-
 « placer une pièce de vin, de cidre, de bière,
 « d'eau-de-vie, soit du lieu de la récolte ou de la
 « fabrication, soit du cellier, soit de la cave, soit
 « pour vendre, soit pour envoyer, n'importe à
 « quelle destination, sans ma permission par
 « écrit. Je sais par là ce qu'elles deviennent. Si
 « l'on en rencontre quelqu'une sans ce passe-port,
 « je m'en empare; et le propriétaire me paie sur-
 « le-champ, en sus, le triple ou le quadruple de
 « la valeur. Ensuite les mêmes agens qui circu-
 « lent nuit et jour de toutes parts pour m'assurer
 « de la fidélité des propriétaires ou marchands en
 « gros à tenir leur pacte d'association descendent
 « tous les jours, plutôt deux fois qu'une, chez
 « chaque cabaretier ou aubergiste, sondent les
 « tonneaux, comptent les bouteilles; et pour peu

« qu'on soit soupçonné de quelque escamotage
 « sur ma part, on est si sévèrement puni, qu'on
 « n'en est pas tenté davantage. »

Mais, visir, pour te plaire, tes agens ne sont-ils pas autant de petits tyrans subalternes?

« Je n'en doute pas; et je les en récompense
 « bien. »

A merveille. Mais, visir, j'ai un scrupule. Ces associations avec le propriétaire, le marchand en gros, le détailleur, ont un peu l'air de celles que le voleur de grand chemin contracterait avec le passant qu'il détrouse.

« Vous n'y pensez pas. Les miennes sont auto-
 « risées par la loi et par l'institution sacrée de
 « la force publique. Rien ne vous impose-t-il
 « donc? Mais venez maintenant aux portes de la
 « cité, où je ne suis pas moins admirable. Rien
 « n'y entre sans verser dans mes mains. Si ce sont
 « des boissons, elles contribuent, non en raison
 « du prix, comme dans mes autres arrangemens,
 « mais en raison de la quantité, et soyez sûr que
 « je ne suis pas dupe. L'aubergiste ou le citoyen
 « n'a rien à dire, quoique j'aie d'ailleurs affaire
 « à lui lors de l'achat et du débit, puisque ce
 « n'est pas de la même manière. Si ce sont des
 « comestibles, j'ai mes agens, non-seulement
 « aux portes, mais aux boucheries, mais dans
 « les marchés au poisson; et nul n'essaierait à
 « me voler sans risquer plus que son vol ne lui
 « rendrait. Si c'est du bois, des fourrages, du

« papier, il y a moins de précautions à prendre.
 « Ces marchandises ne se filoutent pas comme
 « un flacon de vin ; cependant j'ai mes surveillans
 « sur les routes et les endroits détournés ; et mal-
 « heur à celui qu'on surprendrait en devoir de
 « m'échapper ! Vous voyez donc que quiconque
 « habite les villes, qu'on y subsiste de son in-
 « dustrie, qu'on y emploie son revenu ou une
 « portion de son lucre à salarier un homme in-
 « dustrieux, personne ne peut consommer sans
 « payer, et que tous paient plus sur les consom-
 « mations usuelles et indispensables que sur les
 « autres. J'ai mis à contribution toute sorte d'in-
 « dustrie sans qu'elle s'en aperçoive. Il en est
 « cependant quelques-unes avec lesquelles j'ai
 « essayé de traiter plus directement, parce qu'elles
 « n'ont pas leur asile ordinaire dans les villes, et
 « que j'ai imaginé qu'elles me rendraient davan-
 « tage par une contribution spéciale. Par exemple,
 « j'ai des agens dans les forges et fourneaux où
 « l'on fabrique et où l'on pèse le fer qui a tant
 « d'usages différens ; j'en ai dans les ateliers des
 « tanneurs où sont manufacturés les cuirs qui
 « servent à tant de choses. J'en ai chez tous ceux
 « qui travaillent l'or, l'argent, la vaisselle, les
 « bijoux ; et vous ne me reprocherez pas ici d'at-
 « taquer les objets de première nécessité. A me-
 « sure que les tentatives me réussissent, je les
 « étends. Je me flatte bien d'établir un jour mes
 « satellites à côté du métier à ourdir la toile ; elle

« est d'une utilité si générale ! Mais gardez-moi
 « le secret. Mes spéculations ne s'éventent jamais
 « qu'à mon détriment. »

Je suis vraiment frappé de ta sagacité, visir, ou de celle de tes sublimes précurseurs. Ils ont creusé des mines d'or par tout. Ils ont fait de ton pays un Pérou, dont les habitans ont eu peut-être le sort de ceux de l'autre continent ; mais que t'importe ? Le sel et le tabac que tu débites au décuple de leur valeur intrinsèque, quoique, après le pain et l'eau, le sel soit de première nécessité, tu ne m'en as rien dit. Que signifie cette réticence ? Aurais-tu senti la contradiction entre cette vente et ton refus de percevoir les autres contributions en nature, sous prétexte de l'embarras de la revente ?

« Point du tout. La différence est facile à saisir.
 « Si je recevais du propriétaire ou du cultivateur
 « sa portion de contribution en nature, pour la
 « revendre ensuite, je me trouverais en concur-
 « rence avec lui dans les marchés. Mes prédéces-
 « seurs ont été sages en s'en réservant la distri-
 « bution exclusive. Cela souffrait des difficultés.
 « Pour amener ces deux fleuves d'or dans le ré-
 « servoir du fisc, il fallut défendre la culture et
 « la fabrication nationales du tabac ; ce qui ne me
 « dispense pas de tenir sur la frontière, et même
 « au-dedans de l'empire une armée contre l'in-
 « troduction et la concurrence de tout autre tabac
 « avec le mien. »

Et cela, visir, t'a réussi ?

« Pas aussi pleinement que j'aurais désiré, malgré la sévérité des lois pénales. Pour le sel, la difficulté fut encore plus grande ; il faut en venir et s'en affliger. Mes prédécesseurs commirent une bévue irréparable. Sous prétexte d'une faveur utile, nécessaire à certaines provinces maritimes, ou peut-être à l'appât d'une somme, forte sans doute, mais momentanée, que d'autres provinces payèrent pour se pourvoir de sel comme elles aviseraient, ils se prêtèrent à des exceptions, en conséquence desquelles, dans un tiers ou environ de l'étendue de l'empire, ce n'est pas moi qui le vends. J'espère bien revenir là contre ; mais il faut attendre un moment de misère. »

Ainsi, indépendamment des armées que tu nourris sur la frontière contre le tabac et les marchandises de l'étranger, tu en as encore dans l'intérieur, pour que la vente du sel des provinces libres ne concoure pas avec la vente du tien ?

« Il est vrai. Cependant il faut rendre justice à nos anciens visirs : ils m'ont laissé une législation bien entendue. Par exemple, ceux du pays libre qui avoisinent les provinces où je vends ne peuvent fabriquer de leur sel que le moins qu'il est possible, afin de n'en point avoir à vendre à mon préjudice ; et, par une suite de la même sagesse, ceux qui doivent acheter de moi, et qui, voisins du pays libre, pourraient être tentés de s'y approvisionner à meilleur

« marché, sont forcés d'en prendre plus qu'ils n'en peuvent consommer. »

Et cela est consacré par la loi ?

« Et maintenu par l'auguste force publique. Je suis autorisé au dénombrement des familles, et si quelqu'une n'achète pas la quantité de sel que je présume nécessaire à sa consommation, elle le paie comme si elle s'en était pourvue. »

Et quiconque sale ses mets avec d'autre sel que le tien s'en trouve mal ?

« Très-mal. Outre la saisie de ce sel d'iniquité, il lui en coûte plus qu'il ne dépenserait à l'approvisionnement de sa maison pendant plusieurs années. »

Et le vendeur ?

« Le vendeur ? C'est comme de raison un voleur, un brigand, un malfaiteur, que je réduis à la besace, s'il a quelque chose, ou que j'envoie aux galères, s'il n'a rien. »

Mais, visir, tu dois avoir des procès sans fin ?

« J'en ai beaucoup ; mais il y a une cour de magistrature expresse qui en a l'attribution exclusive. »

Et comment te tires-tu de là ? Par l'intervention de la force publique, ton grand cheval de bataille ?

« Et avec de l'argent. »

Ah ! visir, quelle tête et quel courage ! Quelle tête pour suffire à tant d'objets ! quel courage pour faire face à tant d'ennemis ! Tu as été figuré dans